LE RÉSEAU D'IRRIGATION DU ROYAUME DE GRENADE AU XVI SIÈCLE

Dans une étude récente, Christian Mignon a analysé les systèmes agricoles de l'Andalousie méditérranéenne au milieu du XXe siècle[1]. Il oppose les polycultures vivrières et les économies spéculatives d'arboriculture sèche aux systèmes spécialisés les plus intensifs. Il souligne que l'intensité de ces derniers "varie dans des proportions importants d'un système à un autre, en fonction notamment des possibilités d'irrigation Il attribue cette situation à une longue évolution historique amorcée au XVIe siècle. De nombreux auteurs ont souligné qu'au cours de cette période un coup d'arrêt brutal fut porté au développement régional. Rappelons que le Royaume de Grenade constitua le dernier bastion musulman dans la péninsule ibérique, jusqu'à la reddition de Grenade en 1492. La Reconquête a été l'ocassion de transferts conséquents de population. Tandis que des musulmans préféraient émigrer en Afrique du Nord, des chrétiens venus principalement de Castille et d'Andalousie occidentale prenaient leur place. De nouvelles migrations, affectant des contingents plus nombreux encore se produisirent dans les années 1570. Après trois quarts de siècle de "convivence" difficile, les Morisques -terme qui désigne depuis 1502 la population restée attachée à l'Islam en dépit du baptême qui lui a été imposéet les Vieux-Chrétiens se sont entre-déchirés dans une guerre sans merci qui a embrasé le Royaume de Grenade de décembre 1568 à novembre 1570. Les armes ne se sont tues qu'à la suite de l'expulsion massive des Morisques d'Andalousie orientale. Près de 80.000 personnes ont alors dû abandonner leurs terres et n'ont été remplacées que par 30 à 35.000

(1) CH. MIGNON: *Campagnes et paysans de l'Andalousie méditerranéene,* Clermont Ferrand, 1981, p. 36.

repeuplants venus du nord[2]. Au manque d'hommes s'est ajoutée l'incompréhension du système agraire dominant par les nouveaux-venus. Christian Mignon en vient à affirmer que vers 1580 "l'unité de la vie rurale est, en tout cas, frappante: les formules agro-pastorales les mieux adaptées alors à un peuplement médiocre et à l'empire des préocupations vivrières constituent l'origine commune aux divers systèmes actuels. Elles ne se maintiendront, plus ou moins perfectionnées —en Serrania de Ronda, en Haute-Alpujarra, dans les montagnes de l'est aride— qu'aux endroits où la nature impose à l'agriculteur des contraintes diffîcilemente surmontables. La pression paysanne, les sollicitations des marchés citadins auront progressivement raison, ailleurs, des territoires de parcours[3]". Il y aurait donc eu *dégénérescence rapide des campagnes morisques.*

Pour avoir moi-même développé naguère une thèse semblable, je ñen suis que plus aise pour considérer désormais que ce schéma est par trop manichéen[4]. Un débat s'est engagé ces dernières années chez les historiens à propos des conséquences de la substitution des musulmans par les chrétiens pour le Royaume de Grenade. Le terme de décadence que j'avais employé m'a été reproché par plusieurs chercheurs. Plus personne, aujoud'hui, ne conteste sa réalité mais force est d'admettre quéelle ne s'étend pas à l'ensemble du territoire[5]. Grossièrement la région de Malaga a mieux résisté que celle de Grenade et à fortiori celle d'Almeria. Mais les causes profondes de cette différenciation régionale n'ont pas été explicitées. En somme, l'histoire des systèmes agraires de l'Andalousie de la Méditerranée des XVe-XVIIe siècles reste à faire. Et il ne fait pas de doute que l'eau et le réseau d'irrigation se trouvent au coeur du problème. Deux questions peuvent alors être posées. L'irrigation est-elle essentielle à l'ensemble de l'économie grenadine avant la Reconquête? La rupture après l'expulsion des Morisques a-t-elle été grave au point de se traduire par l'abandon de l'irrigation?.

Parcourons quelques récits de voyageurs ou chroniques des XIVe-XVIe siècles. Le vizir Ibn al Hatib fait mention des canaux d'irrigation qui sillon-

(2) A. DOMÍNGUEZ ORTIZ et B. VINCENT: *Historia de los Moriscos, vida y tragedia de una minoría*, Madrid, 2.ª ed., 1979.
(3) CH. MIGNON: Op. cit., p. 136.
(4) B. VINCENT: "Un modèle de décadence: le Royaume de Grenade dans le dernier tiers du XVIe siècle". *Actas de las I Jornadas de metodología aplicada de las ciencias históricas*, Santiago de Compostela, 1975, vol. III, pp. 213-217.
(5) Voir surtout M. GARZÓN PAREJA: *Historia de Granada*, tome I, Grenade, 1980; R. BENITEZ SÁNCHEZ BLANCO: *Moriscos y cristianos en el condado de Casares*, Cordoue, 1982.

naient la Vega de Grenade au XIVe siècle[6]. Monetarius qui traverse l'Andalousie en 1494 note que "l'unique terre cultivée est cell qui est irriguée" et précise que la Vega de Grenade est couverte par un réseau de canaux, fruit du labeur des musulmans experts dans "les arts de l'irrigation[7]. Mármol Carvajal, chroniqueur du soulèvement de 1568-1570, s'attardant à décrire nombre de villages, ne manque pas de rappeler, par exemple pour la zone de la Sierra de Bentomiz, proche de Velez-Málaga, que les habitants irriguent leurs terres et jardins grâce à l'eau des *acequias*[8]. Les textes officiels des années qui ont suivi immédiatement la Reconquête ne consacrent pas moins de place au thème de l'eau. Le 2 octobre 1501, les Rois Catholiques demandent au Corregidor de Grenade de réunir sans tarder une commission de quatre personnes chargées d'étudier tout ce qui a trait au système d'irrigation et au partage de l'eau, tant on s'attend à la multiplication de procès entre habitants[9]. De même, quelques jours plus tard, le 20 novembre 1501 ils enjoignent l'un des membres du Conseil Municipal à tenir un registre où seront consignés les droits de chacun en la matière, à faire l'inventaire des canaux, bains, puits... à veiller à l'entretien de l'ensemble du réseau[10]. Nous tenons ici les premiers éléments d'une législation complexe et permanente qui traduit bien le souci des autorités de ne pas laisser perdre un patrimoine qu'elles devinent indispensable à l'économie du Royaume. Les cinq juges de l'eau se réunissent une fois para semaine à la Mairie afin de trancher les différends entre particuliers. Le tribunal des eaux de Valence n'est nullement unique en son genre.

Un troisième type de documents, les traités d'agriculture, nous permet de saisir la place considérable que les musulmans grenadins accordent, d'un point de vue théorique comme d'un point de vue pratique, à l'irrigation. Au début du XVIe siècle Gabriel Alonso de Herrera vante les qualités de l'horticulture des Morisques en insistant sur l'apport essentiel de l'eau dans le travail agricole[11]. Mais Herrera, auteur vieux-chrétien qui parle en connaissance de cause puisqu'il a séjourné longuement à Grenade, est l'héritier de la grande géoponie musulmane plus particulièrement du tolédan Ibn Wāfid

(6) Cf. R. ARIE: *L'Espagne musulmane au temps des Naṣrides (1232-1492).* Paris, 1973, pp. 347-348.

(7) J. MUNZER: *Relación del viaje,* in *Viajes de extranjeros por España y Portugal,* ed. J. García Mercadal, tome I, 1952, pp. 357-359.

(8) L. DEL MÁRMOL CARVAJAL: *Historia del rebelión y castigo de los Moriscos del Reino de Granada,* in Biblioteca de Autores Españoles, tome XXI, p. 264.

(9) Archives Municipales de Grenade, Libro de Provisiones I, fol. 17.

(10) Id., fol. 91.

(11) G. ALONSO DE HERRERA: *Agricultura general que trata de la labranza del campo,* Logroño, 1513.

(1008-1074), auteur d'une "Somme ou compedium d'Agriculture"[11 bis]. Deux des auteurs les plus importants de l'époque médiévale sont précisément originaires du Royaume de Grenade. Al Tignari dont le nom provient de son lieu de naissance, Tignar, situé dans la Vega de Grenade, à proximité d'Albolote a rédigé au XIe siècle un ouvrage intitulé "Fleur des jardins et agrément des esprits" et dédié au prince grenadin, Abn Tahir Tami[12]. Deux siècles plus tard, l'almeriense Ibn Luyun (1282-1349) composa un "livre d'agriculture" sous forme de poème. Ce document nous est bien connu grâce à l'édition de Joaquina Eguaras Ibáñez[13]. Les premiers mots même du traité sont révélateurs. Après avoir donné une brève définition de "l'Art de l'Agriculture" l'auteur en énumère les quatre piliers "les terres, les eaux, les engrais et les travaux". Et après avoir consacré des chapitres spécifiques à l'eau, il revient sur les nécessités de l'irrigation pour les arbres fruitiers, les céréales, la canne à sucre...

Ainsi abondent les preuves du recours systématique à l'irigation dans l'Andalousie méditerranéenne de l'époque musulmane. Nous aimerions en connaître les origines mais nous n'avons aucune certitude à ce sujet. Si les textes qui viennent d'être cités en établissent la pratique généralisée au XIIIe siècle, et même probablement au XIe siècle, rien ne nous permet de remonter de façon certaine plus loin dans le temps. Les Arabes andalous ont-ils bénéficié d'un héritage romain ou ont-ils eux-mêmes créé le réseau de toutes pièces?

Je formulerai cependant l'hypothèse d'une mise (ou d'une remise) en place précoce du système d'irrigation par les musulmans. Les habitants qui décrivent les réseaux ne manquent jamais d'affirmer que la répartition de l'eau "es orden muy antigua" ou qu'elle "se ha tenido e guardado de tiempo inmemorial[14]". Il faut assurément prendre ces expressions au pied de la lettre. Nous trounvons ces notations dans les livres d'apeos des années 1570.

Les apeos —du verbe apear-arpenter— sont des cadastres réalisés sur les instructions de la Couronne afin de connaître l'étendue des biens ayant appartenu aux Morisques récemment expulsés du Royaume de Grenade et relevant désormais du domaine royal. Il s'agit là d'une documentation d'une richesse exceptionnelle qui permet, entre autres éléments, de bien connaître les usages

(11 bis) L. BOLENS: Les méthodes culturales au Moyen Age d'après les traités d'agronomie andalous: traditions et techniques, Genève, 1974.

(11) IBN LUYUN: *Tratado de Agricultura*, ed. J. Eguaras Ibáñez, Grenade, 1977, p. 22. (13) Id., p. 179.

(12) Archives de la Chancellerie de Grenade (A.Ch.G.) Apeos N.° 72, Gabia la Chica.

et les techniques en matière d'irrigation[15].

Leurs principales característiques sont communes à tout le Royaume. L'eau est dérivée à partir de la moindre rivière et acheminée par un grand nombre de canaux *(acequias)*. A Berchules village des Alpujarras, cinq canaux convoient l'eau de deux torrents qui descendent de la Sierra Nevada et se rejoignent pour constituer le rio de Cadiar. A Seron, village situé à proximité du Rio Almanzora et qui bénéficie de l'apport de deux autres cours d'eau, les canaux sont au nombre de dix-huit et à Caniles, gros bourg dont le terroir est arrosé para quatre petits *rios* provenant de la sierra de Baza, vintneuf canaux alimentent les terres irriguées. La gamme des variations sur ce modèle unique est cependant assez ample. Lorsque les rivières sont pérennes et ont un débit conséquent, l'eau est assez abondante pour fertiliser l'ensemble des terres mises en culture dans un terroir. Ce cas se vérifie surtout dans la partie orientale de la Vega de Grenade adossée à la Sierra Nevada et dans les Alpujarras qui en constituent le versant méridional. A Berchules, l'eau ne fait jamais défaut puisque précise-t-on l'une des cinq *acequias*, celle dite du milieu, n'était utilisée que lors des années particulièrement sèches. Il est vrai que les paysans de ce village tiraient parti, en plus de l'eau des deux torrents, de celle de nombreux ravins et sources. A Caniles, village aussi bien doté que Berchules, si dix-neuf des vingt-neuf acequias sont tributaires des rivières, les dix autres reçoivent l'eau d'une quinzaine de sources.

Le recours aux eaux souterraines qui ne constitue d'ordinaire qu'un appoint devient obligatoire dans la région d'Almeria, nettement plus aride que les terres situées plus à l'ouest. Ici, les cours d'eau peuvent être intermittents ou dérisoires. Bedar, situé sur les premiers contreforts de la sierra de Filabres dispose de quatre sources qui permettent d'irriguer une quinzaine d'hectares. Turre, installé à proximité du rio de Aguas, non loin de son embouchure, est un peu mieux pourvu[16]. Les habitants Morisques et Vieux-Chrétiens jouissent d'une vingtaine d'hectares irrigués auxquels s'ajoutent probablement les dix que possède le Marquis del Carpió. L'essentiel provient ici de la rivière, mais ici et là une dizaine de réservoirs dont l'alimentation nous est inconnue sont utilisés pour assurer l'irrigation de quelques terres supplémentaires. Enfin, le document signale l'existence d'une source qui sert uniquement aux

(13) Les libres d'apeos figurent tous, sauf mention particulière à A.Ch.G., série Apeos. Ils sont classés par ordre alphabétique des villages concernés. Cf. M. BARRIOS AGUILERA - M. M. BIRRIEL SALCEDO: *La repoblación del Reino de Granada después de la expulsión de los moriscos. Fuentes y bibliografía para su estudio. Estado de la cuestión*, Grenade, 1986; pp. 71-89 y 369-376.

(14) Les libres d'apeos de Bedar et Turre sont conservés aux mairies de ces deux villages.

usages domestiques tant elle est peu abondante; “serán como dos dedos de agua” précise le texte.

Dans l’immense majorité des cas, la propriété de l’eau est publique. Un réseau peut correspondre à un seul terroir, ainsi à Berchules ou à Caniles, ou à plusierus terroirs, ainsi La Zubia, Huétor-Vega, Cajar et Monachil, villages de la Vega de Grenade, se répartissent l’eau du Monachil et de son affluent le Gueni drainée par cinq canaux. Une autre rivière, le Dilar, est à l’origine d’un autre réseau qui concerne les communautés de Dilar, Gabia la chica, Otura, Ojijares et Alhendin. Mais il arrive quelquefois que l’eau d'*acequias* relève d’un ou de plusieurs particuliers. A Caniles, trois des vingt-neuf canaux sont privatisés, il est indiqué par exemple que l’eau de l’acequia macrit qui provient de deux sources est la propriété “de juan alhaquin de garcia coraxi seises de caniles de lorenzo alhaquin y juan baquero moriscos vecinos de caniles y estos y no otros riegan con ella”.

Un tour (tanda) est établi entre tous les ayants-droit. Le pactole est distribué gratuitement au prorata de l’étendue des terres. La rotation est généralement hebdomadaire entre les villages appartenant à un même réseau. Par exemple, les paysans du village alpujarreño de Cadiar disposent de l’eau de l'*acequia mayor* du lundi à midi au samedi à midi et leurs voisins de Narila en bénéficient les deux autres jours de la semaine. Le tour est effectué selon diverses variantes. Ou bien un horaire précis est assigné à chacun, ou bien les “héritiers” sont servis en fonction de leur arrivée à la prise.

L’irrigation marque les campagnes de l’Andalousie orientale de son empreinte au XVIe siècle. En effet l’immense majorité des villages est entourée d’une zone irriguée qui, s’étendant sur une pente plus ou moins douce, est jalonnée de terrasses (bancales). Cette petite portion du terroir requiert tous les soins des paysans au point que les Morisques dédaignent les terres sèches. L’apeo de La Calahorra, village situé au nord de la Sierra Nevada les mentionne pour mémoire: elles couvrent une étendue considérable, une lieue de longueur, un quart de lieue de largeur, mais sont toujours en friche en 1570. A Berchules, l’espace réservé aux terres irriguées est plus vaste que celui consacré aux terres sèches mises en culture. Les Morisques n’accordent aucune attention au *secanc* dès lors que les terres irriguées suffisent à l’économie villageoise. La remarque qui traduit à merveille la situation des deux versants de la Sierra Nevada s’applique à d’autres secteurs géographiques. Ne trouvet-on affirmé dans l’apeo d’Almeria qu’aucun morisque ne cultivait de terres sèches sur le terroir de la cité et des villages qui lui étaient annexés[17]. Ailleurs, lorsque les terres sont bonnes, comme dans la

(15) Archives Historiques provinciales d’Almeria. Apeo de Almería.

Vega de Grenade, regadio et secano sont juxtaposés. Il en est de même, mais pour des raisons inverses, au nord-est du Royaume. Les possibilités d'irrigation étant quelquefois réduites, il est nécessaire de recourir à la mise en culture d'autres terres.

Le regadio est un puzzle impénétrable et incompréhensible à celui qui n'est pas partie prenante. Il est constitué d'une foule de parcelles, menues, exigües et imbriquées les unes dans les autres. La confusion est renforcée para la distinction opérée dans le régime de la propriété entre *suelo* et *vuelo.* André Humbert nous rappelle que les paysans distinguaient deux strates qui étaient deux véritables étages du sol producteur[18]. Les exemples fourmillent de propriétaires d'arbres installés sur des parcelles appartenant à d'autres paysans. La séparation entre *suelo* et *vuelo* semble être une caractéristique des terres irriguées de l'Espagne méditerranéenne puisque nous la retrouvons dans le Levant.

L'insistance mise à séparer les deux étages illustre la place, faite à l'arbre, dans ce système. Il n'existe guère de terre qui ne soit complantée. L'arbre est aux yeux des habitants de la première moitié du XVI siècle la richesse suprême. Feuilletons l'inventaire des terres que possèdent en 1555 le chapitre de la Cathédrale d'Almeria et l'hôpital de Santa María Magdalena[19]. A Benahaduz, localité distante d'une quinzaine de kilomètres de la ville sont recensés en un jardin (huerta) "cinquante oliviers, vingt et un mûriers de petite et moyenne taille, huit peupliers, sept orangers nouveaux, treize citronniers et deux citronniers ceutis et une maison qui comprend deux chambres et une cuisine et une treille devant la maison et un puits à côté de la maison et des pommiers, des grenadiers et d'autres arbres fruitiers". Sur le terroir d'Almeria est visitée une propriété "dans laquelle il y a quatre-vingt dix mûriers petits et grands et seize figuiers, huit orangers et citronniers, trente-huit grenadiers, un petit micocoulier et un petit olivier"... A Berchules, un vieux-chrétien possède entre autres biens, un bout de terre d'un are environ où se trouvent des pruniers, un noyer et des plants de mûrier. Sur un versant le même personnage a neuf pieds et deux plants de mûrier, un noyer, des cerisiers et des micocouliers. Cette longue énumération a le mérite de révéler l'omniprésence de l'arbre en Andalousie orientale au XVIe siècle alors qu'il est si parfois rare aujourd'hui.

Mais la grande variété des espèces ne doit pas nous faire oublier la place prépondérante accordée au mûrier. Dans le barranco de Poqueira il y aurait 173 noyers, 752 châtaigniers. A Valor, en 1552, le montant de la dîme de la soie

(16) A. HUMBERT: "Suelo y vuelo au XVIIIe siècle. Les surfaces fictives d'arbres dans le Catastro de la Ensenada", *Mélanges de la Casa de Velázquez,* 1978, p. 511-515.

(17) Archives de la Cathédrale d'Almeria, Arrendamientos de Haciendas n.° 1, 1555-1791, pieza 1. Les exemples fournis figurent au fol. 19 et au fol. 2.

est à peine inférieur à celui de toutes les autres productions réunies. Dans au autre village des Alpujarras, Mecina de Bombaron, la soie représente près de 60% de la valeur globale de la dîme[20]. L'irrigation favorise les cultures spéculatives parmi les quelles figurent au premier rang la soie et la canne à sucre, cultivée depuis l'époque médiévale dans la zone la plus méridionale du Royaume, de Malaga à Adra.

Au terme de cette description, il convient de revenir à nos questions initales. Je crois avoir montré que le *regadio* constitue, au XVIe siècle, et par conséquence à l'époque, antérieure, de la domination musulmane, la base de l'économie des campagnes grenadines. Mais on aura remarqué que tous les exemples cités plus haut concernent une aire assez précise qui englobe l'actuelle province d'Almeria et une grande partie de celle de Grenade. Il n'a jamais été fait mention de la région de Malaga ni des hauts plateaux subbétiques, donc d'une large frange qui s'étale au nord et à l'ouest du Royaume.

La carte des lieux qui disposent d'un réseau d'irrigation montre qu'il existe bien une frontière entre deux ensembles aus systèmes agraires différents. Ce partage si tranché mérite que l'on s'y attarde un peu. Retenons d'emblée que le domaine du *secano* n'est pas homogène. L'absence de *regadio* sur les hauts plateaux au nord de Grenade est assez simple à expliquer. La région est restée une sorte de no man's land entre territoire musulman et territoire chrétien du XIIIe siècle au XVe siècle. Les repeuplants vieuxchrétiens venus de Castille ont pu s'installer à leur guise à partir du XVIe siècle. Disposant de larges espaces, ignorant tout des techniques de l'irrigation, ne portant auncun intérêt à l'arboriculture, ils se sont contentés d'une pauvre polyculture vivrière[21].

La situation de la région de Malaga est plus complexe. Ici l'irrigation n'est pas inconnue mais limitée. A Benamorgosa, dans l'arrière-pays de Velez-Málaga, il est précisé que "no hay en la dicha villa y su termino e dezmeria tierras de riego ni manantiales sino unas hazas a la orilla del dicho rio que *son poca cosa*[22]". A Benoajan, village de la sierra de Ronda, 24 fanègues de terre, soit environ 16 hectares, seulement, sont irriguées, ce qui ne compte guère en regard des 1371 fanègues de *secano* et les 145 *aranzadas* consacrées aux vignes[23]. L'irrigation se fait à partir d'une fontaine et de l'Alcobacin, un

(18) Archives générales de Simancas, Consejo y Juntas de Hacienda, legajo 26, folio 158.
(19) A. HUMBERT: "L'empreinte castillane sur les paysages des hauts plateaux grenadins", *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1980, pp. 5-38.
(20) A.Ch.G., Apeo de Benamorgosa, fol. 48. Tous les exemples donnés dans ce paragraphe proviennent de la même série.
(21) La fanègue correspond dans la région de Malaga à 0,67 hectares et l'aranzada à 0,447.

torrent qui se fraie un chemin à travers des gorges et des ravins profonds. Nous relevons cependant l'existence de réseaux d'irrigation dans des secteurs restreints, quelques villages de la *hoya* de Málaga ou de la sierra de Bentomiz. Les contemporains ne s'y trompent pas lorsqu'ils affirment qu'Instan d'une part, Casarabonela d'autre part ont la réputation de posséder de riches terroirs. Cependant, même dans ces derniers cas, les produits du *regadío* ne sont pas les uniques sources de revenus. A Casarabonela, au fond du bassin, de Malaga les terres à céréales, l'arboriculture sèche (olivier, sumac...) et la vigne disputent la place au *regadío.*

Plusieurs éléments peuvent être invoqués quant à l'originalité de l'économie de la région de Malaga. Tout d'abord les précipitations étant plus abondantes que dans la partie orientale du Royaume de Grenade, le recours à l'irrigation es moins nécessaire. Le relief constitue par ailleurs un obstacle insurmontable, au moins dans la serrania de Ronda. Enfin, on peut penser que la vigne qui s'étale largement sur tous les coteaux et fournit les raisins secs que l'on embarque à Malaga, Velez-Malaga et Marbella apporte aux paysans des profits substantiels et rend inutile toute autre forme de mise en valeur plus contraignante. Ne faudrait-il pas opposer le relatif individualisme des paysans de l'ouest du Royaume de Grenade à la cohésion sans faille, réalisee autour de l'eau, de ceux de l'est? Toujours est-il que l'arboriculture sèche est l'élément moteur dans les terres occidentales au XVIe siècle et l'était sans doute déjà à l'époque nasride. Aussi ne peut-on suivre Christian Mignon lorsque, tout en reconnaissant ses lointaines antécédents, il affirme que l'essor spectaculaire du vignoble date du milieu du XVIIIe siècle[24]. Il faut admettre que, malgré sa très forte emprise, le *regadío* n'a pas exclu d'autres systèmes agraires en milieu grenadin musulman.

Un modèle unique n'a pas davantage été imposé par les chétiens après 1570. Il ne fait pas de doute que la formule agro-pastorale ait alors dominé. Sa généralisation est en partie conséquence de la difficulté éprouvée à combler les vides provoqués par la disparition presque totale de la population morisque. Si, peut être, quinze mille personnes ont pu rester sur place, il faut, pour avoir une évalutation précise des pertes, tenir compte, en dehors des quatre-vingts mille expulsés, des nombreuses victimes des opérations militaires de 1568-1570 et de tous ceux qui ont préféré émigrer. Ce sont cent dix à cent vingt mille personnes qui n'ont été remplacées que par trente à quarente mille autres. Et le déficit, considérable globalement, a plus affecté le monde du *regadío* que celui de l'arboriculture sèche. Mais il faut s'arrêter davantage

(22) CH. MIGNON: Op. cit., p. 138.

au second élément explicatif de la crise, autrement dit à l'incapacité d'adaptation des immigrants aux réalités agraires du Royaume de Grenade.

A de multiples reprises, à la fin du XVIe siècle, on constate que le réseau d'irrigation de nombreux villages est mal entretenu ou à l'abandon. Ainsi, selon le rapport d'une enquête réalisée en 1593, deux *pagos* du barranco de Poqueira, à l'entrée des Alpujarras ne sont plus cultivés parce qu'on a cessé de nettoyer les canalisations[25]. La conduite qui dessert les villages de Soportujar, Ferreirola et Atalbeitar est hors de service depuis douze ans, car les habitants n'ont pas réussi à la maintenir. Le réseau de Tabernas et de Sorbas, dans la région d'Almeria, est totalement aveugle[26]. Des notations identiques touchant à l'arboriculture pourraient être aussi multipliées. Mais, pour aussi lourd qu'il soit, le bilan doit être nuancé. Des enquêteurs de 1593 soulignent que la plupart des réseaux de la Vega de Grenade, du val de Lecrin ou de la vallée de l'Almanzora sont l'objet de soins attentifs. Deux exemples sont explicites: à Cullar Vega, les canaux sont propres et sont curés chaque année en février-mars[27]: à Guajar Faraguit, village situé au nord de Motril, "les canaux... sont réparés, propres et entretenus comme il convient et le conseil veille à les faire nettoyer tous les quatre mois et plus souvent si c'est nécessaire"[28]. Il est clair que l'enjeu a été compris des autorités qui cherchent à ne rien modifier aux structures en place. N'est-il pas rappelé dans le moindre rapport que les deux piliers de l'économie grenadine sont la soie et la canne à sucre et qu'il importe de les maintenir? N'autorise-t-on pas, pour la ville de Grenade, douze *regadores* et dix fontainiers à échapper à l'expulsion "dans l'intérêt du service" pourraiton dire. N'est-il pas indiqué dans l'apeo de Tolox, village proche de Malaga que l'on doit observer, quant à l'irrigation, l'arboriculture et la céréaliculture, la coutume que suivaient les Morisques et "qu'il convient, pour mieux la comprendre et l'appliquer, d'en enregistrer par écrit les différents chapitres"? De fait, les textes qui établissent les normes de répartition de l'eau à l'intérieur d'une ou de plusieurs communautés on été soigneusement conservés et utilisés en cas de conflit. On trouve aujoud'hui enconre à la mairie de Fiñana, village de la province d'Almeria situé au nord de la Sierra Nevada, une écriture du milieu du XIXe siècle intitulée "libro del repartimiento de las Aguas que formó para el gobierno de ellas que son las que vienen por el río de esta villa de Fiñana *según el antiguo estilo* y repartimiento fecho antes de la Rebelion"... Le document ayant été détérioré, a été recopié à plusieures reprises en 1584, 1734 et 1774.

(23) Archives générales de Simancas, Cámara de Castilla, legajo 2.218.
(24) Id. legajo 2.215 pour tous les exemples qui précèdent.
(25) Ibid. legajo 2.217.
(26) Ibid. legajo 2.215.

Tous les efforts déployés n'ont pas été vains. Il y a loin, bien sûr, des injonctions officielles à l'application sur le terrain. La production de la soie et de la canne à sucre se maintient à un niveau nettement inférieur à celui obtenu à l'époque de la présence morisque mais la culture de ces produits fondée sur l'irrigation n'a pas disparu brutalement. La coupure de 1570 a essentiellement accusé des différences régionales préexistantes mais peu sensibles dans le cadre d'une prospérité quasi générale. L'ouest, la région de Malaga, résiste d'autant mieux aux difficultés que les repeuplants se sont assez bien adaptés au système agraire en vigueur. On pourrait en dire autant des vegas de Grenade et de Guadix où des modifications mineures n'affectent pas l'équilibre *regadio-secano*. Les Alpujarras et le Val de Lecrin entrent dans un déclin non brutal mais continu et irréversible. L'est aride, la zone la plus fragile, est incapable de surmonter le choc; c'est ici que les termes de rupture et de décadence s'appliquent parfaitement.

Je crois avoir montré que le regadio a constitué, avant 1570, la base de l'économie des campagnes grenadines. Mais peut-on aller plus loin et affirmer que les surfaces qui lui étaient alors consacrées étaient aussi étendues que vers 1950. La question est délicate et je ne voudrais pas l'esquiver bien que je sois incapable, pur le moment, d'y apporter une réponse certaine. Nous nous heurtons à des difficultés considérables quand il s'agit d'évaluer des surfaces dont les mesures changent à la fois dans le temps et dans l'espace. Il faudra être très prudent tant que nous n'en aurons pas établi une grille précise, tâche ingrate mais non impossible.

Les études, oeuvres de géographes, réalisées à ce jour, incitent à répondre para la négative au problème posé. Je n'en suis pas totalement convaincu. Les éléments statistiques qui ont été fournis comparent essentiellement la situation du milieu du XVIIIe siècle, grâce au Cadastre de la Ensenada, et celle de diverses époques du XXè siècle[29]. Il faudrait recourir davantage aux données que contiennent les apeos du XVIe siècle en n'oubliant pas d'ajouter la propriété des vieux-chrétiens à celle des morisques. Malheureusement si celle-ci est l'objet de comptages minutieux, celle-là est souvent passé sous silence. Mais elle existe, imposante parfois, au moins à proximité des villes. L'extension de *regadio*, à la veille de l'expulsion des Morisques a donc toujours été sous-estimée.

(27) En dehors du livre de Ch. Mignon, il faut consulter de nombreuses monographies qui émanent du département de Géographie de l'Université de Grenade. Voir par exemple J. BOSQUE MAUREL: *Granada, la tierra y sus hombres*, Grenada 1971; F. VILLEGAS MOLINA: *El valle de Lecrin*, Grenade, 1972; M.C. OCAÑA OCAÑA: *La Vega de Granada, estudio geográfico*, Grenade, 1974; M. SAENZ LORITE: *El valle de Andarax y Campo de Níjar*, Grenade, 1977...

Par ailleurs, les réseaux d'irrigation des villages des Alpujarras ne semblent guère différer de ceux du XVIe siècle. La tyrannie des pentes est bien trop grande pour qu'il en soit vraiment autrement. Et on est en droit de se demander si le regadio n'était pas aussi développé qu'aujourd'hui dans la zone la plus sèche, celle située au nord d'Almeria. Les exemples de Turre et de Bedar invoqués plus haut pourraient le suggérer. Les ordonnances municipales d'Almeria, rédigées en 1558, consacrent leur premier point —fait révélateur— au système d'irrigation[30]. Celui-ci qui est fondé sur un double réseau —des saignées secondaires se greffant sur les principales *acequias* qui partent de la rivière— semble au moins aussi important qu'au milieu du XXe siècle. Ne faudrait-il pas penser que le recul de l'arboriculture et les progrès parallèles d'une économie agro-pastorale ont renforcé les caractères de désertification de l'est du Royaume de Grenade?.

Bernard Vincent

(28) Archives municipales d'Almeria, legajo 921.